

DENIS VOIGNIER



APRÈS LA PLUIE

dv-éditions

DENIS VOIGNIER

APRES LA PLUIE



dv editions / Strasbourg / 2011 rev. 2016

couverture de Jessica Luhahe

1

La fraîcheur matinale n'avait pas empêché Ann d'effectuer sa promenade habituelle. En ce début octobre, la nuit avait déposé un léger voile blanchâtre sur la campagne environnante et maintenant, la pluie, fine, s'était mise à tomber.

À l'aide du miroir circulaire de l'entrée, elle ajusta son bandeau qui retenait ses longs cheveux bruns. Son regard, noisette, était sombre et les muscles de ses mâchoires sensiblement contractés. Lorsqu'elle referma la porte, elle entendit le hennissement des chevaux qui s'impatientsaient dans les stalles toutes proches de la ferme des Jennings.

Comme presque chaque samedi, depuis trois ans à présent, elle effectuait ce douloureux pèlerinage en mémoire de Jeremy, son fils alors âgé de cinq ans. Il était accompagné de Pete, le fils d'une amie, de trois ans son aîné, et que l'on avait retrouvé, inconscient, sur le trajet.

Elle effectuait le même parcours, ou du moins supposé l'être, jusqu'à la rive instable de la Terne où le fils

et son ami auraient dû se rendre. Rive qu'ils n'atteignirent jamais, l'enquête policière diligentée par le sergent Scott avait été formelle là-dessus, le jeune garçon avait disparu lors du trajet aller. Ce qui excluait la théorie d'une noyade.

Elle ne se posait pas la question de savoir pourquoi elle faisait et refaisait ce maudit trajet. En fait, elle était incapable de se l'expliquer. Dans les premiers temps, juste après la disparition de son fils, elle avait espéré repérer un ou des indices qui auraient pu échapper aux investigations policières. Ce fut peine perdue. Scott et ses hommes dévoués n'avaient vraiment rien laissé au hasard et n'avaient rien trouvé qui vaille la peine d'être exploité. Aucune trace d'un véhicule n'avait été repérée, il faut dire que la pluie battante, ce jour-là, avait rendu les chemins boueux, effaçant du même coup toute empreinte éventuelle. À croire que le sort s'était acharné à compromettre les recherches.

Ses pas crissèrent sur le gravier humide de l'allée et elle tira derrière elle le portillon métallique dont le grincement sinistre se perdit au-delà de la haie d'épineux qui bordait le terrain. À cette heure du jour, la campagne était déserte. Elle l'était aussi en journée car ce coin des Wales, vallonné et boisé, possédait une densité de population assez faible. Occupé par un habitat très dispersé de fermes, de maisons de vilégiature et des bourgs peu importants, c'était une région où il faisait bon vivre, où le climat très doux car tempéré par l'Irish Sea toute proche était agréable.

Aberystwyth n'était qu'à vingt miles* et Chester à quarante-cinq. Des bancs de brume s'accrochaient encore aux barbelés des pâtures et la fine bruine poussée par le vent de la mer n'arrivait pas même à les déliter.

Il suffisait de traverser la petite route qui passait devant la maison pour emprunter *le* chemin de terre qui menait vers le bois. Une minute à peine lui suffit pour atteindre l'orée de cette forêt de feuillus que, désormais, elle ne regardait plus du même œil.

Un demi-mile tout au plus la séparait de la rivière. Un demi-mile par un chemin mi-terre, mi-sable, en partie herbu et qui sinuait entre la futaie qui s'était développée sous la cime des arbres séculaires. Tout le secteur, jusqu'à la rive et sur une largeur de deux miles avait été soigneusement ratissé par les hommes de Scott, épaulés par la brigade canine et munis d'appareils détecteurs très perfectionnés. Comment Ann pouvait-elle dénicher l'indénichable, armée de ses seuls yeux ?

D'ailleurs, elle ne cherchait plus, elle avait presque définitivement abandonné toute recherche, toute quête de l'improbable et de l'impossible. Elle repensait pourtant très souvent à son grand-père maternel Anas, un vieil Écossais jovial qui répétait à qui voulait l'entendre : « c'est peut-être impossible, mais c'est faisable... ». Elle effectuait ce parcours afin de garder vivante la mémoire du jeune disparu et laissait pendant

* 32 km

cette marche très particulière, errer ses pensées vers des images anciennes, joyeuses et plaisantes.

La pluie, toujours la pluie. Elle avait enfilé un ciré bleu nuit qu'elle avait acheté lors d'un séjour chez les voisins bretons. Même ses compatriotes Britanniques n'en fabriquaient pas d'aussi chauds et étanches. Elle rabattit un peu la capuche car la pluie tombait de biais et lui trempait le visage. Mais qu'importe. Cette brumisation naturelle ne pouvait pas lui faire de mal. Lorsqu'elle eut atteint la rive, elle choisit, comme à l'accoutumée, une pierre large et plate et s'y installa pour observer le cours d'eau. Ce cours d'eau que Jeremy n'avait pas atteint lors de sa dernière sortie.

L'onde nonchalante vibrait sous l'impact, si ténu fut-il, des gouttes incessantes. En raison des conditions météorologiques, la faune se faisait discrète et elle n'aperçut pas le moindre mouvement qui eut pu déceler la présence de poissons. Combien de temps resta-t-elle ainsi, perdue dans ses pensées, à rêver d'un monde différent, d'un monde imaginaire, d'un monde inaccessible ?

Lorsqu'elle reprit contact avec la réalité, elle essaya d'estimer l'heure. Lors de ces sorties, ni montre, ni téléphone portable. Elle prit donc le chemin du retour, la dernière main à l'un de ses romans l'attendait chez elle. Jack, son éditeur, la relançait depuis un moment pour la finalisation de son dernier ouvrage qu'il souhaitait absolument, pour des raisons toutes commerciales, lancer pour les fêtes de fin d'année.

Bien que l'inspiration ne fut pas au rendez-vous

ces derniers temps, il lui fallait remplir ses obligations et livrer son écrit dans les délais convenus. Il y en allait de sa crédibilité et elle ne pouvait prendre le risque de perdre son job. Ses livres lui assuraient un revenu suffisant à la condition de poursuivre dans sa production, et ce, de façon régulière.

Elle hâta le pas, les semelles de ses baskets collant à la boue qui commençait à se former. Sur les talus, l'eau ruisselait car la terre n'arrivait plus à l'absorber.

C'est lorsqu'elle fut confortablement installée dans le salon, qu'elle alluma enfin son portable pour reprendre son manuscrit. Une tasse de thé fumant était posée à côté de l'appareil. Elle la saisit d'une main, regarda au loin, par la fenêtre qui donnait sur le bois.

Et après la pluie ?